Document généré le 24 avr. 2024 19:47

Vie des arts

Vie des arts

Artplan

Volume 26, numéro 104, automne 1981

URI : https://id.erudit.org/iderudit/54516ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)
1923-3183 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

(1981). Artplan. *Vie des arts*, *26*(104), 79–82.

Tous droits réservés © La Société La Vie des Arts, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

FESTIVAL DE CANNES, 1981
LA MORT DANS L'ÂME

C'est sous un gouvernement socialiste récemment porté au pouvoir que le Festival International du Film de Cannes s'est déroulé cette année, du 13 au 27 mai. Aucun membre du gouvernement sortant pour présider à l'ouverture officielle, ni aucun représentant du nouveau gouvernement non encore remis de sa victoire. En mai 1968, les remous politiques avaient bien failli avoir la peau du Festival; rien de tel cette année. La manifestation fut monotone, banale, sans incident, sans goût et sans couleur.

Néanmoins, rappelons pour mémoire que le Festival de Cannes présente, en quinze jours, environ 500 films, dans diverses catégories et en divers lieux, à quelque 40,000 visiteurs, dont 25,000 participants accrédités et une *poignée* de 2500 journalistes et de critiques spécialisés. Un monde en soi.

Cette année, la manifestation cannoise battait de l'aile sérieusement: le déclin amorcé au cours des dernières années s'est poursuivi. Manifestement, l'âme n'y était plus: les Américains, et d'autres, avaient boudé la manifestation, et leur absence se remarquait dans les salles désertées et les rues peu achalandées. Au cours de la première semaine, on se serait cru dans le désert de Berlin! Mais ce fut à l'égard de la *qualité* que le bât blessa le plus: de nombreux films *passables* dans l'ensemble des catégories, médiocrité compensée fort heureusement par quelques films de haute valeur, mais hélas trop peu nombreux.

La sélection officielle

De la trentaine de films présentés dans le cadre de la Sélection officielle, il faut retenir d'abord et avant tout *L'Homme de fer* d'Andrzej Wajda (Pologne), un film d'une rare maturité, qui rend futile une bonne partie du cinéma qui se *fabrique* aujourd'hui. Suite logique et indispensable de *L'Homme de marbre* (1976), ce nouveau film réalisé avec courage et à propos par Wajda se présente comme une chronique historique ayant pour cadre les événements récents de Pologne qui ont mené, entre autres, à la constitution du Syndicat Solidarité. Le propos y est développé sous la forme d'une enquête menée par un reporter de la télévision chargé de réunir des informations sur un gréviste de Dantzig afin de le discréditer aux yeux de tous, et partant, de discréditer le Mouvement Solidarité lui-même. Mais il ne s'agit pas ici d'un reportage braqué sur l'actualité, ni même d'un documentaire, mais bel et bien d'un film de fiction, mûrement préparé, qui reprend les personnages du film précédent là où il les avait laissés en 1970, au bout d'un long couloir inquiétant, et il nous montre leur évolution (à travers le processus historique qui a secoué la Pologne: censure, répression, grèves ouvrières, luttes syndicales, apparition au grand jour du Mouvement Solidarité, etc.) jusqu'au moment de la signature des accords d'août 1980! Ce film intègre donc fort habilement l'actualité la plus brûlante (à l'aide de documents authentiques) à son propos de *fiction* (elle-même fort bien *documentée*) au point où s'y rejoignent le rêve et la réalité: ainsi l'on voit, par exemple, Lech Walesa jouer son propre rôle et même être témoin au mariage des deux principaux personnages *fictifs* du film (Agniezka, empêchée jadis d'exercer son métier à la télévision, et Tomczyk, le meneur de grève, le fils du *héros* Birkut sur qui elle menait une enquête) . . . Loin du tract hâtif et brouillon, loin du film à thèse pesant comme un char d'assaut, *L'Homme de fer* est une œuvre accomplie, subtile, qui possède des qualités d'écriture remarquables, qui incite à la réflexion et qui se présente comme un acte de foi envers le peuple polonais et comme un formidable message d'espoir dans le contexte d'une évolution socio-politique qu'on souhaite irréversible.

1. *L'Homme de fer* d'Andrzej Wajda, présenté au Festival de Cannes, 1981.

La direction du Festival a eu la bonne idée d'organiser une projection-surprise d'un film de Skolimovski réalisé en 1967, interdit par la censure depuis cette date, et complété récemment par un prologue. Film brouillon et confus, qui attaque de front le stalinisme et le Parti, et qui nous paraît aujourd'hui dépassé. Mais cet *Homme de plâtre*, par le symbole qu'il représente, n'en constitue pas moins une balise importante du cinéma polonais.

L'Italie était dignement représentée par deux films: *Trois frères* de F. Rosi, évoquant d'une façon quelque peu volontariste, à travers un huis clos familial, les problèmes de l'Italie contemporaine (corruption, dégradation des institutions, refus ouvrier, violence quotidienne, etc.), et *Passion d'amour* d'Ettore Scola, film admirable et féroce, faux film d'époque, d'après *Fosca* d'Ugo Tarchetti, où Ettore Scola témoigne à nouveau de sa fascination pour la *différence* et de sa volonté de témoigner en sa faveur (le drame vécu par une jeune femme atrocement laide et le cheminement tortueux d'un beau jeune homme qui finira par en tomber amoureux). Bernardo Bertolucci a fait piètre figure avec *Tragédie d'un homme ridicule*, d'un ennui mortel; alors que Liliana Cavani provoqua des frissons d'horreur dans l'assistance avec *La Peau*, un film agressif, exécrable et très complaisant, inspiré du roman de Malaparte, récit revisité sur un mode hyperréaliste et particulièrement sanguignolant, d'un Mondo Cane de la Seconde Guerre mondiale.

Les Etats-Unis, malgré leur absence remarquée, ont fait bonne figure avec *Le Facteur sonne toujours deux fois* de Bob Rafelson, un indépendant, faut-il le préciser, qui nous propose enfin une version non puritaine du roman de James M. Cain. En plus d'imposer des acteurs hors du commun, Jack Nicholson (certainement l'acteur américain de la décennie) et Jessica Lange (qu'on croyait à jamais perdue dans les griffes de King Kong et qui opère ici une métamorphose remarquable dans le rôle de Cora), ce film servira désormais de balise lorsqu'on voudra parler de l'érotisme au cinéma . . .

Éreinté par les critiques américains lors de visionnements précédents, puis remanié et raccourci, *Porte de ciel* de M. Cimino était certainement l'un des films les plus attendus, d'autant que sa présentation dans le cadre du Festival représentait sa troisième et dernière chance. Ce film de 36 millions de dollars ressemble, tout compte fait, à un western bien fignolé mais quelque peu ennuyeux. Absence de rythme, des séquences qui s'étirent interminablement, une qualité d'interprétation des plus pauvres, une trame sonore envahissante cherchant manifestement à surexploiter les possibilités du système Dolby Stereo, le nouveau gadget à la mode qu'on retrouve dans la plupart des nouveaux films américains. Les aspects positifs: de beaux décors, un maniement des foules maîtrisé et son sujet, tabou, qui nous conduit loin de la vision mythique des films de John Ford . . .

Excalibur de John Boorman a constitué une autre des bonnes surprises de la Sélection officielle. Film puissant, maîtrisé de bout en bout, qui réussit le tour de force de nous intéresser à la légende arthurienne, avec ses rites initiatiques (la Quête du Graal, etc.): un enchantement constant qui n'est pas dû qu'aux pouvoirs de Merlin, mais aussi à l'imagination fertile de Boorman et de son décorateur, plus soucieux de *focaliser* sur le merveilleux et l'humour que sur la vérité historique. L'effort est d'autant plus méritoire que cette touche personnelle apportée au mythe n'a coûté *que* 12 millions (soit trois fois moins que la *folie* de Cimino).

D'autres films de la Sélection officielle sont évidemment à mentionner: *Méphisto*,

du Hongrois Istvan Szabo, qui vaut surtout pour l'interprétation du personnage central (Hendrik Höfgen) donnée par Klaus Maria Brandauer, alors que la réalisation de Szabo demeure plutôt académique; *Les Années-lumière* du Suisse Alain Tanner est un film intelligent qui développe son propos sur le mode de la parabole, mais d'une manière trop limpide peut-être . . . Dans *Regards et sourires*, Kenneth Loach jette un autre regard lucide sur la jeunesse anglaise confrontée au chômage et n'ayant d'autre alternative que de dévier lentement mais sûrement vers la délinquance ou de se laisser récupérer par l'Armée (et, ce faisant, d'être dépossédée de son identité avant même d'avoir pu se poser les vraies questions). En ayant l'air de ne pas y toucher, Loach dit des choses terribles sur cette société anglaise. *Noces de sang* de Carlos Saura restitue un état de grâce rare: un ballet mis en scène par Antonio Gades à partir de l'œuvre de F. G. Lorca, filmé par un cinéaste inspiré. Un dépouillement extrême, une caméra agile, une musique équilibrée et une chorégraphie modernisant le drame de Lorca, nous conduisent à la confrontation finale des deux hommes à la navaja, dans un superbe mouvement de ralenti, d'une intensité rare et combien révélatrice. Il faudrait aussi parler du film de Murray Lerner, *De Mao à Mozart*, qui a mérité à juste titre un Oscar . . .

Les autres sections

De la Quinzaine des Réalisateurs, environ six films surnageaient parmi les quelque vingt-cinq offerts à l'appétit insatiable des cinéphiles curieux d'être confrontés aux nouvelles tendances du *jeune cinéma*. Cette année, la révélation se situe dans le cinéma indien: *Albert Pinto* . . . de Saeed Mirza et *Chakra* de Rabinda Dharmaraj (unique long métrage d'un réalisateur décédé récemment) témoignent du renouveau qui, à travers un cinéma à tendance sociale, s'y opère en ayant recours à une écriture moderne et développant des thèmes pertinents, au delà des barrières de castes et de religions, loin des clichés et des invraisemblables mélodrames dont se nourrit l'essentiel du cinéma indien. Ces films ne cherchent pas à livrer un *message* à tout prix; ils montrent, mais l'acuité de leur regard est telle qu'elle provoque une prise de conscience articulée . . .

Il faudrait mentionner aussi *Le Vautour* de Yaki Yosha qui montre avec cynisme à quel point Israël s'accommode d'un état de guerre permanent en se *réconciliant* avec ses morts; *Desperado City* de Vadim Glowna (RFA) — qui a obtenu, à juste titre, le Prix de la Caméra d'Or — s'intéressant à des marginaux de Hambourg, ville dure et agressive, film qui se situe à mi-chemin entre *Extérieur Nuit* et *L'Ami américain*, autant par le traitement de l'image que par le climat particulier qui s'en dégage; *Americana* du comédien David Carradine, intéressant malgré son propos *boy scout* et sa trame sonore envahissante (Dolby Stereo Gadget . . .) et *Tell Me A Riddle* de la comédienne Lee Grant, émouvant portrait d'un couple âgé à la dérive et que la maladie rapproche (inoubliable Lila Kedrova, douce et meurtrie).

Malgré la pauvreté, maintenant légendaire, de la Semaine de la Critique, mentionnons tout de même *Malou* de Jeannine Meerapfel (RFA), qui raconte l'histoire d'une jeune femme, juive, née en Argentine d'un père allemand et d'une mère française, à la recherche de son identité, et, dans une moindre mesure, *She Dances Alone* de Robert Dornhelm (USA/Autriche), centré sur Kyra Nijinsky, la fille du célèbre danseur qui vivait à l'écart du monde depuis près de vingt ans.

Au total, un Festival de Cannes assez peu enthousiasmant, à l'exception de *quelques trop rares moments* de bonheur total que nous procura *L'Homme de fer*, justement récompensé par la Palme d'Or.

Gilles MARSOLAIS

HUMANISER LA DANSE

Dans le cours de notre histoire contemporaine faite de guerres et d'angoisses qui continuent d'agresser la personne, la danse est certes l'art le plus capable de libérer les inhibitions et les sentiments refoulés, d'extraire la violence hors du corps humain. Chez nous, au Québec, le Groupe Nouvelle Aire et Les Ballets Jazz de Montréal sont deux compagnies de danse contemporaine — parmi d'autres — qui contribuent à humaniser ou à démocratiser leur art et, en conséquence, à le rendre plus accessible au public. J'ai assisté au dernier spectacle du Groupe Nouvelle Aire et, plus tard, à celui des Ballets Jazz de Montréal[1].

Fondé, en 1968, par la chorégraphe Martine Époque, le GNA est composé de huit danseurs professionnels. La Compagnie, qui a son école depuis 1969, a pour but de promouvoir la danse contemporaine par le spectacle et l'enseignement orienté vers la formation de danseurs et de chorégraphes professionnels, dans un cas, et vers les élèves de l'élémentaire (2e cycle) et du secondaire dans l'autre. Depuis 1971, le GNA s'est produit sur plusieurs scènes du Québec, ainsi qu'à Toronto, à New-York, au Brésil et à Cuba.

De son côté, la Compagnie des Ballets Jazz de Montréal fut fondée, en 1972, par les chorégraphes Geneviève Salbaing et Eva von Gencsy. Dès le début, son objet fut d'établir un centre artistique professionnel où les chorégraphes, les danseurs et les compositeurs de musique de jazz peuvent se regrouper dans un lieu propice à la recherche d'une expression nouvelle de la danse. La compagnie s'est aussi donné une école, l'École Supérieure des Ballets Jazz du Québec qui a trois succursales (Québec, Laval et Saint-Jean), où son enseignement est offert à plus de 2000 élèves dirigés par une trentaine de professeurs. Outre à Montréal, les BJ se sont produits en tournées au Canada, aux États-Unis, au Mexique, aux Antilles (à Porto Rico, à la Guadeloupe et à la Martinique), en France, en Italie et en Irlande.

2. *Five New Waves*
Chorégraphe: Rael Lamb
Danseurs: La Compagnie des Ballets Jazz du Québec.
(Phot. Andrew Oxenham)

Le programme du GNA que j'ai vu comprenait trois chorégraphies originales: *Complicité* (chorégraphie de Martine Haug et des danseurs, sur une musique du compositeur québécois Pierre Bélusse interprétée sur scène par l'Ensemble des Percussions McGill), *Da Capo* (chorégraphie de Martine Époque sur l'adagietto de la 5e symphonie de Gustav Mahler) et *La Trilogie de la Montagne* (chorégraphie de Martine Époque sur une musique électro-acoustique commandée au compositeur québécois Michel Longtin).

Dans sa recherche formelle, *Complicité* réunissait la vitalité et le dynamisme des danseurs complices et solidaires les uns des autres, dans un espace dilaté à reconquérir par les fantasmes. L'espace était habité par la redondance des corps dans un mouvement ininterrompu; lesquels corps se jouaient leur trajectoire au gré des sensations et des gestes incitateurs de tendresse et de fuite, pour mieux s'approprier l'espace élastique.

Avec *Da Capo*, l'évolution personnelle de Martine Époque prend un nouveau tournant dans son œuvre; pour la première fois, elle faisait abstraction d'une certaine pudeur pour aller à la source des êtres et des choses. De tempérament romantique, *Da Capo* — un pas de deux avec accessoires allégoriques — conviait le couple (les danseurs

Marie Brodeur et Alain Gaumond) au sensualisme déclencheur de la plasticité des corps qui dansaient les moments intenses de la vie: la naissance, les illusions, la tristesse, la joie et la mort.

Oeuvre impressionnante par les décors ingénieux de Guy Rajotte (hauts panneaux mobiles servant au déplacement des corps vers une oasis de lumière, avant d'aboutir au paroxysme de la blancheur sous d'immenses ampoules blanches aux lianes torsadées, descendues du plafond), *La Trilogie de la Montagne* s'inscrit dans le mouvement perpétuel de l'Homme redéfinissable dans un environnement psychosocial menaçant. «Devant la montagne de doutes et de peur profondes, l'Homme perd la volonté de sourire, ne croit plus à la tendresse, au bonheur. Il se laisse couler dans une angoisse destructrice . . .»[2] Mais, soudain, il se sent assez fort — à cause de la solidarité développée parmi ses semblables — pour affronter l'oppression et surmonter la difficulté de vivre. Ressuscité à lui-même, l'Homme témoigne du but social que Martine Époque vise dans sa création: «Par la danse, réaliser l'union entre les gens»[3]. Les huit danseurs du GNA ont su rendre avec noblesse cet aspect ultime de la vie. Il s'agissait de Louise Bédard, Ginette Boutin, Gilles Brisson, Marie Brodeur, Alain Gaumond, Louise Lecavalier, Manon Levac, Philippe Vita.

La compagnie des BJ de M a su m'entraîner dans un mouvement féerique de couleurs et de gestes à la fois racés et suaves. *Entre-nous* (chorégraphie astucieuse de Brian Macdonald créée pour la compagnie, sur une musique de Claude Bolling), intégra, dès le début du spectacle, le public dans l'atmosphère du travail en studio, où il était possible de percevoir à travers les périodes de réchauffement et les répétitions, les intrigues, la camaraderie, l'affection, l'humour et la complicité entre les danseurs.

Après le premier entracte, *J'freak assez* (chorégraphie de Benoît Lachambre sur une musique de Michel Séguin, interprétée sur scène par des membres de l'ancien groupe Toubabou), me transporta dans l'univers des corps endiablés par des rythmes voisins de ceux de l'Afrique noire.

Les Chaises musicales (chorégraphie riche en imagination de Lynn Corbett-Taylor, sur une musique d'Andrew Lloyd Webber), recréait l'univers de l'enfance par le jeu, les espièglerie et les pirouettes. Les accessoires que portaient les danseurs soulignaient bien leur énergie débordante.

Après le deuxième entracte, la Compagnie quitta son public, non sans péripéties: les danseurs Anne Barnett, Olesia Cyncar, Evelyn Finlayson, Benoît Lachambre, Odette Lalonde, Jacques Marcil, Louis Parrella, George Randolph, Lynn Sheppard, Debbie Wilson, et les apprentis dansèrent sur *Five New Waves* de Rael Lamb ou sur cinq mouvements réunis d'après un collage musical. Avec une vitalité débridée, les danseurs firent voyager leurs fans dans des atmosphères hautement colorées, telles le soleil des Caraïbes, le Pas de deux du serpent, les rythmes des primates de la jungle, l'ambivalence sensorielle du rêve où le corps exulte de tous ses fantasmes quand la tendresse triomphe de toutes les sexualités, et les corps électrisés dans des costumes fantaisistes. A eux seuls, ces corps, ensorcelés par le rythme, ont tout dit du besoin flagrant de notre époque: danser et danser par solidarité dans la lutte commune de l'Homme pour sa survie.

1. A la Salle D.B. Clark de l'Université Concordia, le 12 décembre 1980, et au Théâtre Maisonneuve, le 23 janvier 1981.
2. Communiqué du GNA.
3. Propos de Martine Époque lors d'une interview.

Luc CHAREST

LE CONSEIL DES ARTS DE LA COMMUNAUTÉ URBAINE DE MONTRÉAL FÊTE SES 25 ANS

Pour la première fois, le Conseil de la Ville de Montréal a donné, en avril dernier, une conférence de presse dans le but de consulter la population. Il désire en effet redéfinir le rôle du Conseil lui-même, améliorer son action, examiner de nouvelles orientations et contribuer encore davantage au rayonnement des artistes québécois.

C'est pourquoi un comité consultatif a été mis sur pied, et la présidence en a été confié à M. Jean-Pierre Goyer. Les quatre autres membres sont Mme Gretta Chambers, journaliste, M. Marcel Laurin, notaire et maire de la Ville de Saint-Laurent, M. Bernard Tailleur, courtier, et M. Caroll Chipman, chef du département latino-américain de Radio-Canada international. Le Comité tenait à rappeler à la population desservie par le Conseil l'existence de l'organisation, l'étendue de ses activités et la participation possible de tous les individus, sociétés ou groupements œuvrant dans le domaine artistique et culturel. Chacun se devait de participer à ce regain d'énergie et d'assister aux audiences publiques annoncées partout et qui ont eu lieu en juin dernier.

Trente mémoires environ y furent présentés, soumis, entendus et étudiés attentivement. Le Conseil fit un rapport résumant les interventions mais il poursuivra les consultations et les témoignages plus longtemps que prévu, c'est-à-dire jusqu'à la fin de septembre. Ce n'est qu'alors que nous aurons des résultats définitifs. Tous les groupes culturels de Montréal attendent beaucoup de ces résultats, et on pense qu'ils ne seront pas déçus car l'ouverture d'esprit du Comité de consultation aussi bien que celui du président du Conseil des Arts de la CUM, le juge Jacques Vadeboncœur, et celui du secrétaire général, M. Ferdinand Biondi, semble remarquable.

Rappelons aussi, à l'occasion de ce 25e anniversaire, que lors de la fondation du Conseil, en 1956, le Conseil des Arts du Canada n'était pas encore né et que le gouvernement québécois n'avait pas encore institué un ministère des affaires culturelles. C'était donc la première fois que les pouvoirs publics participaient au financement d'entreprises culturelles et artistiques.

Michèle TREMBLAY-GILLON

LE 18e SALON INTERNATIONAL DE LA CARICATURE DE MONTRÉAL

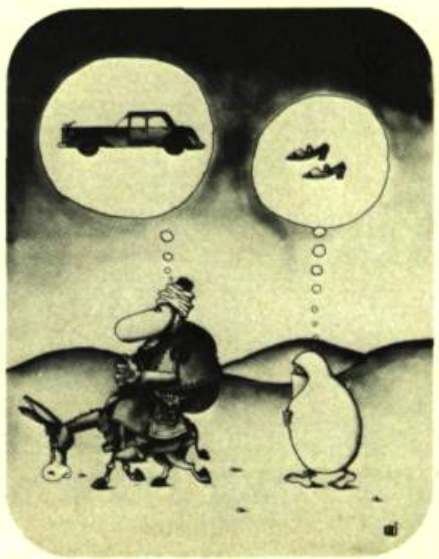
Chaque année, Montréal devient le centre le plus important au monde de l'humour graphique, grâce au Salon International de la Caricature qui se tient au Pavillon International de l'Humour, dans le cadre de l'exposition culturelle annuelle de Terre des Hommes.

L'éminent caricaturiste Robert LaPalme a fondé le Salon qu'il dirige depuis avec autant d'enthousiasme que de foi en l'art de la caricature. Il a ainsi fait connaître de nombreux jeunes sculpteurs humoristes, dont Hélène Labrie, invitée spéciale de 1981, dont les œuvres, pleines d'imagination, s'appuient sur une excellente technique et un bon sens de l'esthétique.

Le jury international de la caricature, présidé cette année par le dessinateur-humoriste bien connu Tomi Ungerer, a décerné le Grand Prix à Rachid Ait Kaci (Kaci), d'Algérie.

Cinq prix ont été également distribués dans les trois catégories: Éditorial, Humour et Bande dessinée: Éditorial: 1er prix, Jo Gebeos (Gejo), Belgique; 2e prix, Jim Borgman, U.S.A.; 3e prix, Miahi Stanescu, Roumanie; 4e prix Lothar Ursinus (Urs), Allemagne de l'Ouest; 5e prix, Jean Peetermans (Peji), Belgique. Humour: 1er prix, Sally Artz, Angleterre; 2e prix, Martin Honeysett, Angleterre; Giannis Kyriakopoulos, Grèce; 4e prix, Ted Martin, Canada; 5e prix, Teniu Pindarew, Bulgarie. Bande dessinée: 1er prix, Sergio Arau, Mexique; 2e prix, Manuel Lopez Ahumada, Mexique; 3e prix, Serge Gaboury, Canada; 4e prix, Samuel Azavey Torres de Carvalho (Sam), Portugal; 5e prix, Alem Curin, Yougoslavie.

A. P.



3. Rachid AIT KACI (Kaci)
La Recherche.

DES PORTES DE BRONZE A TÉLÉGLOBE

Pour fêter son 30e anniversaire, une société de la Couronne décide de commander une sculpture. Ce n'est pas un fait courant. Et c'est tout à l'honneur de Téléglobe et de son président, Jean-Claude Delorme, d'avoir posé ce geste en invitant un des sculpteurs les plus réputés, Yves Trudeau, à présenter un projet de portes en bronze pour l'entrée de la salle de conférence principale. L'idée de panneaux et portes formant une murale fut acceptée et réalisée. L'inauguration eut lieu, le 27 février dernier, à l'occasion d'une cérémonie réunissant les officiels de la compagnie et des membres de la presse.

Pour réaliser son œuvre, Yves Trudeau avait à résoudre un premier problème d'intégration dans un espace relativement étroit et un second, d'alléger autant que possible l'impact d'une masse de bronze. Il a résolu d'une façon bien harmonieuse ces deux problèmes. Le traitement de la surface en motifs géométriques, sortes d'alvéoles, assure un graphisme léger couvrant la texture fine et hachurée, crée un dynamisme dans la masse et reflète l'esprit institutionnel consacré à l'électronique.

4. Yves TRUDEAU
Portes de bronze.
Montréal, Téléglobe.
(Phot. Brian Merritt)

Téléglobe a déjà manifesté son intérêt pour la présence de l'art dans le milieu quotidien du travail, en assemblant une collection d'œuvres que l'on peut voir dans les bureaux et dans les espaces publics. Ce nouveau geste, qui manifeste une continuité de pensée et enrichit le potentiel artistique, est à la fois un exemple et une réussite.

Andrée PARADIS

LE THÉÂTRE DE L'AVANT-PAYS

Le Théâtre de l'Avant-pays célébrait, au printemps dernier, son cinquième anniversaire de recherches plastiques, gestuelles, musicales et thématiques.

En coproduction avec le Musée des Beaux-Arts de Montréal, il présenta alors dans l'auditorium du musée un spectacle fantastique qui réintégrait de façon ingénieuse, nouvelle et passionnante, l'histoire de l'art du Québec à notre présent en faisant éclater l'espace pictural en espace scénique.

Les marionnettes animaient pour nous notre passé artistique et faisaient revivre les peintres eux-mêmes et leurs sujets. Elles rappelaient, par exemple, quelques grandes périodes qui ont marqué notre histoire, telle «La grande Noirceur», et de grandes polémiques, telle la querelle entre l'académicien Edmond Dyonnet et la *Dame au manteau noir* qui défendait l'impressionnisme ainsi que celui qui la peignait, James Wilson Morrice.

La Couleur chante un pays était le titre de cette pièce de théâtre de marionettes tantôt géantes, tantôt toutes petites. L'œuvre s'adresse au public qui fréquente les musées bien sûr, et aux enfants . . . mais elle devrait pouvoir circuler partout et être largement diffusée dans les lieux publics... car on pourrait enfin y voir la présence d'un musée ainsi qu'un spectacle de marionettes qui n'est pas synonyme de spectacle pour enfants.

Michèle TREMBLAY-GILLON

5. Marionnettes de *La Couleur chante un pays.*
(Phot. Yves Bellemarre/Musée des Beaux-Arts de Montréal)

6. Travail d'atelier pour les marionnettes.
(Phot. Yves Bellemare/Musée des Beaux-Arts de Montréal)